

« Une pucelle pour un gorille »

Philip Wickham

Number 65, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29685ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Wickham, P. (1992). Review of [« Une pucelle pour un gorille »]. *Jeu*, (65), 191–192.

Ross d'il y a quelques années, elle n'en contribue pas moins à ouvrir nos horizons sur le théâtre américain contemporain.

Bernard Lavoie

«Une pucelle pour un gorille»

Texte de Fernando Arrabal, d'après *Une pucelle pour un gorille*, *The Red Madonna et la Vierge rouge*. Adaptation et mise en scène : Gérard Gelas; mise en scène (version anglaise) : Maurice Podbrey; éclairages : Jean-Louis Cannaud; décor et costumes : Philippe Graitson. Avec Catherine Bégin (Aurora vieille), Sylvie Legault (Aurora), Élisabeth Lenormand (Hildegart), Robert Parson (Lenica), Richard Niquette (le père, le bonimenteur), Jan-Marc Lavergne (le marin, l'accordéoniste, le docteur et autres), Pierre Lessard (Nemesio et autres). Coproduction du Centaur Theatre et du Théâtre du Chêne Noir, présentée au Centaur Theatre en français du 28 avril au 3 mai 1992 et en anglais du 12 mai au 17 juin 1992.

Arrabal édulcoré

Malgré son ampleur et sa popularité internationale, le théâtre de Fernando Arrabal est relativement peu représenté à Montréal. On sait qu'Arrabal est, avec Roland Topor, Alexandro Jodorowsky et plusieurs autres artistes, l'initiateur du «panique», une manière d'être plus qu'une école ou qu'un mouvement, et qu'il a lui-même défini «les thèmes et les sources de l'homme panique» comme «le moi, l'allégorie et le symbole, le mystère, le sexe, l'humour, la création de chimères, la réalité allant jusqu'au cauchemar, la saleté, le sordide, et aussi : la mémoire, le hasard, la confusion¹». On sait de plus que l'auteur de *Fando et Lis*, du *Cimetière des voitures*, du *Jardin des délices*, de *la Tour de Babel* privilégie une forme de théâtre qui s'apparente au happening. Or, *Une pucelle pour un gorille* fut un spectacle d'une grande modération, à cent lieues de toute la démesure attendue.

1. Odette Aslan, «Le cimetière des voitures», *les Voies de la création théâtrale I*, Paris, C.N.R.S., 1978, p. 314.

La venue à Montréal du metteur en scène français Gérard Gelas, fondateur du Théâtre du Chêne Noir, se situe dans l'heureux prolongement d'un séjour en Avignon du directeur artistique du Centaur, Maurice Podbrey. À l'ombre du grand festival, ce dernier découvrit le Théâtre du Chêne Noir, installé depuis vingt-cinq ans dans la chapelle historique de Sainte-Catherine. *Une pucelle pour un gorille*, coproduction de ces deux théâtres, a donné lieu à une véritable manifestation interculturelle : la pièce d'un auteur espagnol jouée dans deux versions différentes, en français et en anglais, adaptée et mise en scène par un Français, jouée par des interprètes québécois à Montréal, puis en Avignon, dans une scénographie signée par un Belge : Philippe Graitson. Le caractère hybride de la production aura sans doute plu à l'auteur si peu conventionnel qu'est Arrabal.

Bien que récente, *Une pucelle pour un gorille* ne met pas moins en jeu les préoccupations qui habitaient les pièces de jeunesse d'Arrabal; l'obsession érotique, voire la perversion, le péché, le narcissisme, la violence et la dictature sont des motifs récurrents de son œuvre. L'intrigue de cette pièce, nous dit l'auteur, s'inspire «du fait divers le plus célèbre des années trente en Espagne». Il s'agit de l'histoire d'Aurora, une femme qui emprunte le chemin opposé à celui que lui prescrit la société. Elle rêve de mettre au monde une fille «qui un jour se dressera comme le plus précieux don de la nature» lorsqu'elle aura pris place parmi les génies du monde. Elle cherche donc un homme avec qui cohabiter «l'instant nécessaire pour être enceinte». Après avoir rencontré tour à tour Nemesio de Celis, Torcuata et Lenica, un homosexuel, elle fixe son choix sur un vaillant marin, qu'elle chasse tout de suite après la copulation. La petite Hildegart, fruit de cette brève union, jouira de la meilleure éducation. Mais, à peine âgée de seize ans, prématurément vieillie et ne pouvant plus se supporter, Hildegart demandera à sa mère de la tuer. Ce que fait Aurora, de six coups de revolver.

Le choix de Gérard Gelas de situer l'intrigue dans un décor de cirque rend bien hommage au goût de l'auteur pour les monstres humains — que l'on songe aux nains d'Arrabal —, à son

penchant pour la symbolique du fantastique, de l'exceptionnel. Sur la scène ouverte, dans ce décor non réaliste, tout aurait pu arriver. Surplombé par un trapèze, le demi-cercle rappelant une arène permettait un jeu sans entrave, libre, sous le regard d'une vieille femme sauvage retenue derrière des barreaux au fond de la scène. C'est sur cette scène qu'apparaissait le bonimenteur ponctuant de son fouet menaçant chaque épisode de cette triste histoire; c'est également sur cette terre battue qu'Aurora faisait la chasse à l'homme; là aussi qu'est née la belle Hildegart, sur un long tapis écarlate, charmant toutes les oreilles de sa superbe voix; là, enfin, que la jeune fille s'est fait assassiner par sa mère.

Le décor a aussi exploité la verticalité. Le mur du fond était percé d'ouvertures dissimulées par un rideau, d'où sortaient un violoniste et un accordéoniste qui faisaient vibrer l'air d'une musique mélancolique. Ou encore Lenica qui, en culotte rouge, arrivait sur scène au bout d'une corde. Par-dessus la cage, derrière un panneau où Hildegart était représentée en femme-à-barbe musclée, un cubicule formait le cadre de certains tableaux : le procès d'Aurora par un tribunal nazi, les périodes d'étude d'Hildegart, assise sur une grande chaise, encerclée d'une bibliothèque remplie de livres. En somme, un décor éclatant, plein de feu et de couleurs brillantes — rouge, rose, noir —, a donné lieu à quelques fort belles images.

Cependant, dans son ensemble, le spectacle péchait par étalement. En voulant fondre en une seule trois œuvres différentes quoique de sujet identique — *Une pucelle pour un gorille*, *The Red Madonna* et le roman *la Vierge rouge* —, on a privé la pièce de ce qui fait la réputation du théâtre d'Arrabal : sa densité. On a voulu créer l'atmosphère du cirque, mais on en a négligé le rythme, autant en ce qui concerne le jeu des interprètes, qui manquaient d'impulsion vitale et d'énergie ludique, que dans l'enchaînement des événements. Le produit spectaculaire manquait de clarté. En superposant ces trois œuvres, on en a embrouillé le propos. Le programme nous révélait que l'on avait voulu faire monter cette représentation par des saltimbanques jouant cette histoire de ville en ville, mais cela n'allait

pas de soi. Il ne sautait pas aux yeux non plus que la femme en cage était en fait la vieille Aurora forcée de regarder rétrospectivement le déroulement de sa vie. Au profit d'éléments fantaisistes, la brutalité de cette pièce a perdu de son impact. Qui plus est, la thématique religieuse a été complètement éclipsée, ce qui a amputé l'œuvre d'une des composantes essentielles de l'univers du dramaturge. Comme si on avait eu peur de montrer dans toute sa cruauté le cinglant théâtre de Fernando Arrabal.

Philip Wickham

Aurora enceinte de la petite Hildegart, dont elle rêve qu'un jour elle se dressera comme le plus précieux don de la nature. Sur la photo : Sylvie Legault, Robert Parson et Jan-Marc Lavergne dans *Une pucelle pour un gorille* d'Arrabal, présenté au Centaur Theatre. Photo : Jean-Guy Thibodeau.

